

# « Une richesse qui nous appartient. » Ressources, territoire et imaginaire du Nord à la baie James\*

Caroline Desbiens  
Université Laval (Québec)

**Résumé** – Depuis l'époque coloniale jusqu'à celle du « développement », beaucoup de fronts pionniers au Canada se sont arrimés à un puissant imaginaire du Nord où celui-ci est représenté comme une vaste réserve de ressources naturelles, disponibles à la fois pour la réalisation personnelle des individus et pour le développement collectif de la nation. Au Québec, les discours sur le Nord ont démontré toute leur capacité de mobilisation sociale à travers l'exploitation hydroélectrique de la baie James par la société industrielle du Sud. À partir du concept d'« Orientalisme » d'Edward Said, cet article explore le rôle des représentations du Nord dans la production d'un paysage hydroélectrique à la baie James depuis les années 1970. Le concept de Said permet de saisir les rapports étroits qui existent entre le savoir, le pouvoir et la géographie et d'identifier les mécanismes à travers lesquels des espaces « étrangers » sont convertis en une symbolique « pour nous ici ». La production par la population méridionale, et non autochtone, de connaissances sur le Nord pour les besoins du développement entraîne une forme d'« Orientalisme du Nord » contribuant à la formation des frontières d'une identité nationale québécoise.

La géographie est la seule manière  
d'exprimer mon histoire de façon  
cohérente<sup>1</sup>.

Edward Said

Le 17 mars 1968, au son de chants religieux diffusés par des haut-parleurs, un groupe d'approximativement cinq cents personnes cheminaient sur une route non pavée, longue de plusieurs centaines de kilomètres et située au nord-ouest de Montréal. La foule fut arrêtée à la rivière Harricana, incapable de continuer à cause de l'instabilité d'un pont passager. Déterminé, un prêtre récita la messe en face d'une charrue, évoquant « le

---

\* Ce texte a été traduit de l'anglais. Je remercie mes traducteurs, Pierre Cambon et les étudiants de Langulaire pour leur travail précieux à cet effet. Les citations en anglais ont également été traduites, sauf dans quelques cas où la complexité du propos nous a incité à conserver la version originale.

<sup>1</sup> Edward Said dans Cindi Katz et Neil Smith, « An interview with Edward Said », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 21, n° 6, 2003, p. 642.

Caroline Desbiens, « “Une richesse qui nous appartient”. Ressources, territoire et imaginaire du Nord à la Baie James », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

courage des peuples bibliques qui, comme cette foule, comme tout l'Abitibi et ses comtés voisins, se sont aussi mis en branle vers la Terre Promise<sup>2</sup> ».

Cette Terre Promise était le territoire de la baie James, tel que vu par un groupe dénommé « l'Ordre des conquérants du Nord »; ceux-ci y voyaient une énorme réserve de ressources naturelles capable de sortir l'Abitibi de la crise économique et de l'important exode de sa population<sup>3</sup>. Selon leur estimation,

[J]e côté québécois des Baies [*sic*] James et Hudson offre plus de neuf cents milles de côtes à la prospection et à l'exploitation minière. Au Cap Smith se trouvent des montagnes d'amiante et de nickel. Le gaz naturel abonde tout le long de la Baie [*sic*] James. Le calcaire des îles Phéliepeaux a « la même beauté que celui du Bassin de Paris »<sup>4</sup>.

L'Ordre des conquérants du Nord était né de la volonté d'un notaire de l'Abitibi nommé Dominique Godbout. C'était une campagne de financement pour construire une route qui irait de la petite communauté de Villebois jusqu'au Nord, quelque part dans la baie James. Dans cet effort de financement, chaque don correspondait à un des douze titres dont le prestige était reflété par le montant déversé. Ainsi, pour cinq dollars, un donateur était reconnu comme « Portageur du Nord »; pour vingt dollars, on lui accordait le titre de « Frère aventurier de Radisson »; et pour cent dollars, le titre de « Capitaine des Mers du Nord ». Le titre ultime était réservé à ceux qui pouvaient donner deux mille dollars; ils seraient alors « [ducs], invincible[s], avec la croyance et le cœur de William le Conquérant ». Une annonce de deux pages qui présentait la liste des membres honorifiques de l'Ordre fut publiée dans le journal *Le Soleil* de la ville de Québec; cette liste incluait des personnalités publiques bien connues, notamment Pierre Trudeau et Charles de Gaulle<sup>5</sup>. Un certificat

---

<sup>2</sup> L. Bernard, « L'Abitibi désolée part à la conquête du Nord », *Perspectives*, 11 mai 1968, p. 9.

<sup>3</sup> Après avoir connu une augmentation démographique de 1,5 % entre 1961 et 1966, la région a perdu plus de dix mille habitants entre 1966 et 1971, ce qui correspond à une diminution de 6 % (voir Odette Vincent, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1995).

<sup>4</sup> « Pour hâter la réalisation du chemin de pénétration Villebois-Baie James », *Le Soleil*, 15 février 1969, p. 22.

<sup>5</sup> Voir « Pour hâter la réalisation du chemin de pénétration Villebois-Baie James », *op. cit.*, p. 22 et Michel Brochu, « Le nouvel axe économique routier de La Sarre-Villebois (Abitibi) à la baie James », *L'actualité économique*, Montréal, École des hautes études commerciales, 1970, p. 819-824.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

était distribué aux donateurs et on les reconnaissait membre à vie de l'Ordre, un privilège accompagné de l'inscription du nom du donneur sur une plaque mémoriale qui devait être installée à l'entrée de la route. Un « passeport » garantissant des « droits d'usage perpétuel » de la route était aussi décerné. Bien que ce passeport ne faisait pas figure de document officiel, il symbolisait la validité de l'accès au territoire de la baie James par cette route. Étant donné que la majorité des ressources de la baie James étaient déjà liées à la culture et à la vie économique des Cris qui ont humanisé ce territoire depuis approximativement 4 000 ans<sup>6</sup>, même symbolique, cet acte d'appropriation n'était aucunement trivial. En fait, il rappelait les « cérémonies de possession » employées par les colons européens dans leurs efforts de s'approprier des territoires étrangers déjà occupés<sup>7</sup>.

La symbolique du geste de la campagne de financement des Conquêteurs du Nord amène la question suivante : sur quels principes ces acteurs ont-ils basé leur autorité pour clamer un si vaste territoire et en garantir l'accès à des personnes n'ayant encore jamais foulé cette terre? Une partie de la réponse repose dans la compréhension de l'idée de Nord<sup>8</sup>, qui fait partie intégrante de l'identité canadienne et continue de jouer un rôle décisif dans son développement, autant culturel qu'économique. L'équivalent canadien du concept de frontière de Frederick Jackson Turner<sup>9</sup> peut se décrire comme une « géographie imaginaire du Nord<sup>10</sup> » dans laquelle cette région est représentée comme une réserve de ressources disponibles autant pour la réalisation des individus que pour le

---

<sup>6</sup> Toby Morantz, *The White Man's Gonna Getcha. The Colonial Challenge to the Crees in Québec*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002, p. 29.

<sup>7</sup> Comme Patricia Seed l'a montré, ces cérémonies variaient d'un pays à l'autre : « Le règne colonial sur le Nouveau Monde était instauré par l'entremise de pratiques en grande partie cérémonielles : ériger des croix, planter des étendards, des drapeaux et des armoiries, marcher en procession, ramasser de la poussière, mesurer les étoiles, dessiner des cartes, prononcer certains mots, ou demeurer silencieux. Même s'ils pouvaient effectivement assurer leur domination sur le Nouveau Monde par le pouvoir militaire, les Européens du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles croyaient aussi qu'ils avaient le *droit* de régner. Ainsi ils ont créé ces droits pour eux-mêmes en utilisant des mots et des gestes revêtant une importance symbolique et qui parfois précédaient les conquêtes militaires, parfois les suivaient, ou parfois les accompagnaient » (*Ceremonies of Possession in Europe's Conquest of the New World, 1492-1650*, Cambridge [Royaume-Uni], Cambridge University Press, 1995, p. 2 [je traduis]).

<sup>8</sup> Sherill E. Grace, *Canada and the Idea of North*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002.

<sup>9</sup> Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History*, New York, Henry Holt, 1920.

<sup>10</sup> Edward Said, *Orientalism*, New York, Random House, 1978, p. 49 (je traduis).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

développement de la communauté nationale. Au Québec plus particulièrement, la force créatrice de cette géographie imaginaire a été démontrée à travers le développement économique de la région de la baie James. Précédant de quelques années le lancement du projet hydroélectrique inauguré en 1971 par le premier ministre Robert Bourassa, la campagne de financement des Conquérants du Nord est un précurseur de la manière dont différentes couches historiques de « la distribution d'une conscience géopolitique dans des textes artistiques, scolaires, économiques, sociologiques, historiques et philosophiques<sup>11</sup> » allaient acquérir une forme géographique bien définie à la baie James; ceci à travers le remaniement des territoires historiques des Cris (ou du moins une partie d'eux) en un paysage hydroélectrique qui est maintenant très familier au sud du Québec et ailleurs.

Je veux explorer dans cet article l'interrelation entre la géographie imaginaire du Nord et la géographie physique du paysage hydroélectrique qui a émergé dans le nord du Québec durant les années 1970, et qui continue de prendre forme à travers une nouvelle phase de développement toujours en cours sur la rivière Eastmain. Pour ce faire, je prends appui sur les travaux d'Edward Said, en commençant par la prémisse que le vaste projet conceptuel et philosophique qu'il a mis en œuvre avec sa notion d'orientalisme est d'abord et avant tout un projet de géographie historique, puisqu'il a essayé de tracer les multiples facettes de la formation mentale et géographique des territoires que nous désignons comme « Est » et « Ouest ». Bien que le terrain d'analyse de Said soit spécifiquement délimité dans le temps et l'espace (principalement, l'Europe et le Moyen-Orient du XIX<sup>e</sup> siècle), son analyse de la relation entre la connaissance et la géographie illumine plus généralement comment « les espaces acquièrent un sens émotionnel et même rationnel grâce à un processus poétique, où les notions abstraites et anonymes de distances sont converties dans un sens précis ici pour nous<sup>12</sup> ». Ce processus poétique est ce qui, au Québec et au Canada, nous donne les géographies imaginaires du Nord et du Sud, et les réalités qu'elles matérialisent pour les groupes sociaux qui résident dans ces espaces. J'examinerai ces géographies imaginaires principalement à travers la lentille de la phase initiale du projet hydroélectrique de la baie James sur la rivière La Grande, et des stratégies spécifiques qui ont été déployées afin de produire un espace de développement qui pouvait compléter les besoins industriels du Sud. Mon intérêt principal porte sur les écrits et les discours

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 12 (je traduis).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 55 (je traduis).

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

du premier ministre Robert Bourassa : bien que ceux-ci représentent sa propre conception imaginaire du Nord, les débats sociaux et politiques qui continuent d'entourer le développement de la baie James attestent la vaste portée de sa perception eurocentrique du nord du Québec. Et quoiqu'il soit impossible de nier que les imaginaires coloniaux de cette région étaient grandement diversifiés et contestés, l'opposition menée contre eux par les Cris et par d'autres segments de la population québécoise sont la preuve de leur présence et de leur impact à travers le Québec.

### Dynamique Nord/Sud au Canada. Le présent colonial

Plusieurs géographes ont étudié les liens qui existent entre la géographie, la connaissance géographique et l'expansion des empires coloniaux européens<sup>13</sup>. Adoptant une perspective critique sur l'histoire de la géographie, Smith et Godlewska ont soutenu que la formation d'un empire est « un projet essentiellement géographique<sup>14</sup> ». Le travail d'Edward Said a porté spécifiquement sur cette dynamique, mais, comme le note Gregory, « son projet n'a reçu que très peu d'attention au sein de notre propre discipline<sup>15</sup> », ceci malgré le fait que Said ait placé la géographie au centre de sa compréhension du pouvoir et de la connaissance :

What I have tried to do is a kind of geographical inquiry into historical experience... Just as none of us is outside or beyond geography, none of us is completely free from struggle over geography. That struggle is complex and interesting because it is not only about soldiers and canons but also about ideas, about forms, about images and imaginings<sup>16</sup>.

---

<sup>13</sup> Voir David Stoddart, *On Geography and its History*, New York, Blackwell Publishers, 1986; David Livingstone, *The Geographical Tradition. Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford (Royaume-Uni) et Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishers, 1992; Derek Gregory, *Geographical Imaginations*, Oxford (Royaume-Uni) et Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishers, 1994; Felix Driver, *Geography Militant : Cultures of Exploration and Empire*, Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishers, 2001.

<sup>14</sup> Anne Godlewska et Neil Smith [éd.], *Geography and Empire*, Oxford (Royaume-Uni) et Cambridge (États-Unis), Blackwell Publishers, 1994, p. 2 (je traduis).

<sup>15</sup> Derek Gregory, « Imaginative Geographies », *Progress in Human Geography*, vol. 19, n° 4, 1995, p. 447 (je traduis).

<sup>16</sup> Edward Said, *Culture and Imperialism*, New York, Random House, 1993, p. 7, cité dans Derek Gregory, « Imaginative Geographies », *op. cit.*, p. 447.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Dans une entrevue réalisée trois ans avant le décès de Said, Cindi Katz et Neil Smith ont cherché à mettre de l'avant l'importance d'une sensibilité géographique dans sa biographie, de même que dans son ambitieux projet intellectuel et politique sur la décolonisation de l'historiographie de l'Ouest. En réponse à la suggestion de Smith que, en tant qu'exilé, le sens de la géographie pour Said n'avait pas été « perdu, simplifié, diminué, ou poussé dans une sorte de nostalgie pour le vieux pays<sup>17</sup> », il dit :

The expression of history for me is always through the geography and not the other way around... As I grow older I've become more rebellious and more unwilling to accept the power of the consensus as expressed through the geographical: that is to say the occupation of space, the attempt to transform space from one thing to another. It goes back to the Palestinian experience for me. This was a land called Palestine and suddenly it became a land called Israel. The new Leaders said there was nobody there, or even if they were there, they really weren't the people of the land – Golda Meier 1969. Those were great transformative movements in my imagination, holding onto geography – geography as a part of history that has been denied. So geography is the expression of history rather than something else<sup>18</sup>.

Said ajoute que la géographie était le « matériel ontologique » avec lequel il travaillait de plus en plus, et on aurait pu s'attendre à ce qu'il ait continué d'affiner sa vision d'une pratique géographique anticoloniale s'il n'avait pas succombé à la leucémie en 2003. Si plusieurs géographes ont critiqué sa résistance à « transgresser les limites du discours afin de démontrer les géographies historique, politique et culturelle tangibles qu'il évoquait<sup>19</sup> », le travail de Said demeure cependant un terrain fertile pour les géographes soucieux d'approfondir leur compréhension des liens entre « les histoires *de la géographie* avec les *géographies* historiques<sup>20</sup> ». Dans le contexte du Québec où la mémoire francophone est marquée par la conquête de la Nouvelle-France par les Anglais (1760-1763), et ainsi par la menace de l'assimilation,

---

<sup>17</sup> Cindi Katz et Neil Smith, *op. cit.*, p. 642 (je traduis).

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 642.

<sup>19</sup> Anne Godlewska et Neil Smith [éd.], *op. cit.*, p. 7 (je traduis); voir aussi Felix Driver, « Geography's Empire : Histories of Geographical Knowledge », *Environment and Planning D. Society and Space*, n° 10, 1992; Neil Smith, « Geography, Empire and Social Theory », *Progress in Human Geography*, vol. 18, n° 20, 1994.

<sup>20</sup> Anne Godlewska et Neil Smith [éd.], *op. cit.*, p. 7 (les auteurs soulignent; je traduis).

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

l'importance de « s'accrocher à la géographie » a été un aspect décisif de l'évolution culturelle et politique<sup>21</sup>. Il est vrai qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et depuis cette date, la majeure partie des établissements francophones ont été concentrés dans la vallée du Saint-Laurent, mais les rives au nord du plateau du Saint-Laurent ont aussi représenté une importante frontière coloniale, notamment à travers les discours du curé Labelle, qui faisait la promotion de leur potentiel agricole<sup>22</sup>. Son appel bien connu « Emparons-nous du sol! » était une invitation directe aux descendants des colons français de s'emparer de la géographie : à une échelle plus large, cet impératif a été remis en contexte dans la dernière partie du XX<sup>e</sup> siècle avec l'hydroélectricité qui étendait la portée de la société coloniale jusque dans le Nord autochtone.

Il est certain que les catégories « Nord » et « Sud » sont abstraites et souvent même simplistes; cependant, il est important de noter que, au Canada, les géographies sociales et économiques qu'elles symbolisent sont des réalités bien concrètes<sup>23</sup>. Les activistes autochtones du Canada et d'ailleurs ont cherché à compliquer les frontières entre le Nord et le Sud (qui sont souvent reflétées dans les appellations communes de « Premier » et « Tiers » Monde), en référant à un « Quatrième » Monde qui existe à l'intérieur des frontières de plusieurs pays industrialisés. Cet univers est majoritairement peuplé par des nations autochtones qui ont été « incorporées de force dans les nations [et] maintiennent une culture politique distincte, mais ne sont pas reconnues au plan international<sup>24</sup> ». Malgré la complexité des catégories, la capacité des représentations géographiques de séparer, territorialiser et cannibaliser des espaces en fait fortement interreliés est une dynamique coloniale qui perdure : ce qu'il faut souligner est que le Nord est mis à l'écart comme un objet distant à analyser, plutôt qu'un sujet actif définissant sa propre réalité.

---

<sup>21</sup> Voir Christian Morissonneau, *La terre promise. Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978; Luc Bureau, *Entre Péden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

<sup>22</sup> Voir Serge Courville, *Le Québec : Genèses et mutations du territoire – synthèse de géographie historique*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 2000.

<sup>23</sup> Barri Cohen, « Technological Colonialism and the Politics of Water », *Cultural Studies*, vol. 8, n° 1, 1994, p. 35.

<sup>24</sup> Richard Griggs, « Background on the Term "Fourth World" », *Centre for World Indigenous Studies*, 1992, en ligne sur <http://www.cwis.org/fourthw.html> (site consulté le 23 août 2004 [je traduis]).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

L'anthropologue Harvey Feit faisait allusion à cet acte de distanciation et de négation d'une subjectivité locale en parlant d'un « orientalisme du Nord<sup>25</sup> ». Son intérêt pour le concept d'Edward Said mérite examen, car il amène une riche boîte à outils pour l'analyse des relations entre le Nord et le Sud au Canada; une boîte qui, je pense, a été sous-utilisée dans les études du Nord, pas seulement au Canada mais dans d'autres pays polaires incluant les États-Unis. Ainsi, à la base du concept de Said, on retrouve l'idée qu'à travers le vaste mécanisme de représentation de l'Orient dans les études européennes du XIX<sup>e</sup> siècle, « l'Oriental est contenu et représenté par des supports dominants<sup>26</sup> ». Ceci est mis en exemple dans la campagne de financement de l'Ordre des conquérants du Nord, où l'un de ces supports dominants équivaut à la célébration de l'ascension des colons européens dans les nouveaux territoires. Imbue d'une rhétorique du progrès, de la modernité et de la civilisation, la valeur de cette avancée est prise pour acquis et représente la trame de l'histoire coloniale autour du globe. Toutefois, il faut ajouter que l'importance du travail de Said repose dans son habilité à représenter cette avancée comme un projet non finalisé et toujours en cours : « even as we must fully comprehend the pastness of the past, there is no just way in which the past can be quarantined from the present<sup>27</sup> ».

Dans ses efforts pour commercialiser les ressources naturelles – de faire, pour ainsi dire, « travailler la nature » –, la première phase du projet de construction de barrages sur la rivière La Grande était imprégnée d'un orientalisme du Nord s'appuyant sur divers mécanismes visant à produire et représenter le nord du Québec comme un pur objet de développement, dont la valeur intrinsèque était définie par les besoins de la société industrielle du Sud. Je me tourne maintenant vers une analyse plus pointue de la baie James afin d'explorer ces mécanismes ainsi que leur héritage dans le paysage contemporain de la région.

---

<sup>25</sup> Harvey Feit, « Colonialism's Northern Cultures. Canadian Institutions and the James Bay Cree », James F. Hornig [éd.], *On the Land. Confronting the Challenges of Aboriginal Self-determination in Northern Quebec and Labrador*, Toronto, Betelgeuse Books, 1995, p. 105-106.

<sup>26</sup> Edward Said, *Orientalism*, *op. cit.*, p. 40 (je traduis).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 4.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

### « Du fond des tourbières à la crête des montagnes ». Décrire/inscrire le Nord

Le territoire du Québec est immense et en grande partie inexploré. Pendant que les Américains et les Russes se lancent dans l'exploration de l'espace, il y a sur notre territoire, tout près de nous, à l'intérieur de nos frontières, un des plus beaux défis à relever : la conquête du Nord québécois, avec ses rivières tumultueuses qui sont autant de fleuves grandioses, ses lacs immenses qui sont autant de mers intérieures, ses forêts de conifères qui cachent des ressources inouïes en gisements miniers de toutes sortes. Mais il y a aussi sa faune presque inconnue dans le Sud, sa flore qu'il faut inventorier et protéger, l'inconnu irrésistible qu'il faut découvrir; c'est toute l'histoire du Québec qu'il faut réinventer, c'est le courage et la volonté de nos ancêtres qu'il faut répéter au XX<sup>e</sup> siècle, c'est notre territoire qu'il faut occuper, c'est la baie James qu'il faut conquérir; nous avons décidé que le temps en était venu<sup>28</sup>.

Souvent appelé le « Père de la Baie James », Robert Bourassa, avec son support inconditionnel pour le développement de cette région, malgré beaucoup d'opposition, devient premier ministre du Québec à deux reprises (1970-1976 et 1985-1994). La première phase de développement (1973-1985) a eu lieu sur la rivière La Grande, qui coule dans la partie nord de la baie James, au sud du 55<sup>e</sup> parallèle. Trois centrales énergétiques (La Grande 2, 3 et 4) ont été construites pour une capacité totale d'à peu près 10 300 megawatts, rendue possible par la déviation de la rivière Caniapiscou au nord-est et des rivières Eastmain, Opinaca et Petite Opinaca vers le sud<sup>29</sup>. Comme ses discours et écrits le démontrent, le premier ministre Bourassa voyait la Baie James comme une Terre Promise pour la population du sud du Québec; en effet, beaucoup de ses expressions et métaphores rappellent fortement l'Ordre des conquérants du Nord. Comme eux, il ne remet pas en question son autorité de s'approprier cette région pour le bénéfice économique des gens du Sud. Quand il dit : « c'est la baie James

---

<sup>28</sup> Robert Bourassa, *La Baie James*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 12.

<sup>29</sup> Hydro-Québec, *Le complexe La Grande*, 2004, en ligne sur [http://www.hydroquebec.com/visitez/visite\\_virtuelle/index.html](http://www.hydroquebec.com/visitez/visite_virtuelle/index.html) (site consulté le 22 novembre 2005).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

qu'il faut conquérir; *nous* avons décidé que le temps en était venu », son pronom était clairement exclusif des Premières Nations : en effet, l'invitation à « conquérir » le territoire pouvait seulement avoir du sens pour une population externe non familière avec cette région.

Malgré qu'il n'ait passé que peu de temps dans le nord du Québec, il est intéressant de noter la richesse des images et du vocabulaire que Bourassa a été capable de déployer quand il parlait aux Québécois de ce qui était, pour la majorité des résidents de la ceinture industrielle de la province, un territoire étranger et inconnu. En contraste à ce riche imaginaire, les documents d'archive sur la baie James illustrent une difficulté palpable, pour les gens du Sud, à produire des connaissances à propos de la géographie « réelle » du Nord québécois, une connaissance qui pourrait d'une certaine façon confirmer la géographie imaginaire. Les archives d'Hydro-Québec, comme les archives nationales du Québec, contiennent une abondance de documents où il est possible de retracer en détail comment la région est graduellement devenue visible en tant qu'espace de développement – un questionnaire, une carte, une photographie aérienne ou une description du paysage à la fois. Le plus intrigant parmi ces documents est sans doute un rapport écrit par deux géomorphologues ayant reçu le mandat de circuler le long de la nouvelle route de la baie James avec pour tâche principale de décrire les paysages des deux côtés du chemin. Leur rapport devait éventuellement être distribué à des invités potentiels lors de l'inauguration du complexe La Grande 2 (LG2) en 1979. Dans leur introduction, les auteurs proposent que les paysages offrent différentes qualités selon qu'elles soient perçues par un observateur informé ou non. Ils se demandent :

Quels sont les paysages qui s'offrent d'eux-mêmes à l'observateur le long des principales routes du Territoire de la Baie-James [sic]? Ou quels sont les paysages qui se dégagent à l'observateur averti, c'est-à-dire en possession de données éclairées<sup>30</sup>?

En suggérant que les paysages peuvent être ainsi créés et que différentes manières de penser produisent différentes perceptions, les deux géographes reconnaissent que leurs propres culture et subjectivité participent à la formation du regard des futurs visiteurs ou travailleurs à la baie James.

---

<sup>30</sup> Pierre Guimont et Camille Laverdière, *Les paysages le long des routes du territoire de la Baie-James [sic]*, Montréal, Société de développement de la baie James, 1977, p. 4.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

Tel que leur rapport préliminaire l'indique, les deux hommes ont rempli leur mandat en nommant vingt-trois paysages et en les classant selon leurs propriétés physiques. Les noms qu'ils ont choisis pour ces différents sites n'orientent pas la perception de façon précise, mais suggèrent plutôt une impression visuelle. Il y a « les abords du Chalifour », « les ondulations à l'ouest de Chapais », « les hautes-terres ondulées du lac Soscoumica », « les basses-terres tourbeuses du Nottaouai » ou « les hauts bassins de petites rivières<sup>31</sup> ». Les auteurs admettent que, à eux seuls, ces marqueurs du paysage représentent seulement un essai esquissé et incomplet de la subdivision de cette vaste région : en effet, la dure route sur laquelle ils ont voyagé est d'approximativement 600 kilomètres. Cependant, même s'ils reconnaissent la partialité de leur propre vision, nulle part ils ne suggèrent que leur compréhension puisse être approfondie par la connaissance des toponymes déjà existants attribués par la population cri. En fait, ils mettent en valeur « la perception du haut des airs » en tant que source fiable d'information et ne considèrent aucunement que leurs appellations empiètent sur les noms cri déjà en place. En ce sens, ils sont pleinement complices de l'effacement colonial de la subjectivité indigène du Nord. Néanmoins, à l'inverse de la plupart des documents rédigés par des non-Autochtones que j'ai examinés à travers mes recherches, la difficulté – et même l'impossibilité – pour ces deux individus de décrire la morphologie du paysage dans son autochtonité souligne l'importance de se situer, surtout culturellement, dans cet espace : « En fin de compte, mieux identifier et comprendre les paysages du territoire, c'est mieux se situer, partant mieux contribuer à l'aménagement du milieu<sup>32</sup>. »

En contraste, Robert Bourassa n'a jamais questionné les limites de ses connaissances spatiales et environnementales de la baie James, et encore moins sa position de spectateur. Si son projet de développement devait aller de l'avant, il lui fallait envoyer un fort message que l'ensemble des connaissances sur lesquelles il se basait dans ses discours et écrits étaient co-extensives avec ce qu'il y avait à savoir à propos de cette grande aire géographique. En accord avec l'idéologie dominante de l'époque, il ne considérait pas les activités indigènes sur le territoire comme des pratiques capables de générer de la connaissance; au-delà de ce que les cartes, les tableaux et les calculs pouvaient représenter, il n'y avait simplement rien à voir. La capacité de Bourassa à voir le paysage est ainsi diminuée, en quelque sorte, par la seule chose qui rend ce paysage connaissable pour lui,

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 4.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

c'est-à-dire l'étendue de la connaissance occidentale, ou plutôt sa « portabilité » à travers l'abstraction et la généralisation. En comparaison, la science autochtone est caractérisée par sa nature contextuelle. Comme l'anthropologue Colin Scott l'a noté, il n'y a rien de « mystérieux ou fortuit » à propos de la connaissance indigène; elle provient en fait de « processus intellectuels pas tellement différents de ceux des sciences de l'Ouest<sup>33</sup> ». Scott illustre ce point en remarquant que

notre attitude conventionnelle est d'assumer des différences fondamentales entre les humains et les animaux, tout en explorant la nature de leurs connexions. La disposition des Cris semble être le contraire : assumer des connexions communes entre les personnes, les animaux et toutes autres entités tout en explorant la nature de leurs différences<sup>34</sup>.

Beaucoup d'informations concernant ces connexions furent perdues dans les données qui ont été privilégiées afin de représenter la baie James comme un espace de développement, un processus qui peut être décrit comme « décrire/inscrire » (en anglais, « scripting ») le Nord. Avant l'annonce officielle du projet de Bourassa, le territoire a longtemps été l'objet d'explorations scientifiques cherchant à déterminer son potentiel hydroélectrique et économique en général<sup>35</sup>. Ces explorations ont été intensifiées après que Bourassa ait lancé son projet et les chauds mois de 1971 ont été connus comme « l'été des géologues » avec soixante spécialistes qui se sont dispersés partout sur le terrain afin d'étudier les cinq rivières majeures du territoire<sup>36</sup>. Suivant les témoignages de l'époque, aucune aire n'était trop grande, complexe ou difficile à décrire pour ces expéditions scientifiques :

Les gars du siège social d'Hydro-Québec nous demandaient de tout mesurer, du point le plus haut au point le plus bas. On traçait des lignes d'arpentage qui partaient du fond des tourbières pour aboutir à la crête des montagnes<sup>37</sup>.

---

<sup>33</sup> Colin Scott, « Science for the West, Myth for the Rest? The Case of James Bay Cree Knowledge Construction », Laura Nader [éd.], *Naked Science: Anthropological Inquiry into Boundaries, Power and Knowledge*, New York and London, Routledge, 1996, p. 84 (je traduis).

<sup>34</sup> *Ibid.* p. 72 (je traduis).

<sup>35</sup> Voir Clarence Hogue, André Bolduc et Daniel Larouche, *Québec, un siècle d'électricité*, Montréal, Libre Expression, 1979.

<sup>36</sup> Roger Lacasse, *Baie James, l'extraordinaire aventure des derniers pionniers canadiens*, Paris, Presses de la Cité, 1985, p. 28.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 23.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

Le but de ces expéditions était de produire une connaissance du Nord, mais aussi de rationaliser la nature pour que l'information retournée aux centres urbains du sud du Québec puisse être travaillée et utilisée. Ce trafic de données entre le Nord et le Sud sert à consolider ce dernier comme un « centre de calcul<sup>38</sup> », pour utiliser l'expression de Bruno Latour. Décrivant un voyage de l'explorateur français Jean-françois Galaup de Lapérouse dans le sud du Pacifique, Latour note que les centres de calcul – tel qu'il définit les villes impériales de l'époque en Europe – ont été des instruments de première ligne pour durcir la « Grande Division » entre la civilisation et le barbarisme :

La géographie *implicite* des indigènes est rendue *explicite* par les géographes; la connaissance *locale* des sauvages devient la connaissance *universelle* des cartographes; les croyances indistinctes, approximatives et non fondées des locaux deviennent des connaissances précises, certaines et justifiées<sup>39</sup>.

Dans le contexte de la baie James, et du Canada en général, la profondeur de cette division est projetée sur les géographies imaginaires du Nord et du Sud.

### « Des cartes qui prennent vie ». Reconnaître un paysage familier

La capacité de ce processus de description/inscription à produire des paysages – imaginaires mais aussi matériels – est illustrée dans les récits de voyage de Robert Bourassa à la baie James. Dans sa description d'un vol de reconnaissance au-dessus de la région, le premier ministre fait une observation révélatrice : « On me cite des noms de rivières : l'Opinaca, la Némiscau, l'Eastmain, La Grande. Ce sont les études de dizaines de documents, d'esquisses, de cartes géographiques qui prennent vie, qui s'animent sous nos yeux<sup>40</sup>. » Dans cet extrait, les données scientifiques qui éclairent Bourassa sur le paysage qui défile sous ses yeux semblent plus « réelles » que le territoire lui-même dans sa réalité physique. Contrairement à Guimont et à Laverdière qui s'interrogeaient sur leur capacité à trouver un sens à une étendue qui semblait trop vaste et trop complexe pour être

---

<sup>38</sup> Bruno Latour, *Science in Action. How to Follow Scientists and Engineers Through Society*, Cambridge (États-Unis), Harvard University Press, 1987.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 216, (l'auteur souligne; je traduis).

<sup>40</sup> Robert Bourassa, *op. cit.*, p. 128.

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

embrassée d'un seul regard, le premier ministre, lui, savait d'emblée ce qu'il était en train de voir. À un point tel, en fait, que son premier vol au-dessus du territoire de la baie James lui dévoile un paysage qu'il semble curieusement connaître :

Depuis de longues minutes, nous survolons lacs et rivières et j'ai l'impression de redécouvrir un paysage familier, déjà vu. Et pourtant, quel spectacle inédit! Pendant des centaines de milles, c'est la forêt dense, inaccessible, creusée par des rivières sinueuses, des lacs immenses et souvent anonymes. Je ne peux m'empêcher de penser au génie et à la force de caractère des premiers explorateurs de la région : les d'Iberville, les Radisson. J'avais sous les yeux ce que devait être la physionomie totale du Québec du 17<sup>e</sup> siècle. Et cette forêt qui continue de défiler, impassible, interminable... Une possibilité annuelle de trois millions et demi de cunits [...] <sup>41</sup>

En s'élevant au-dessus du paysage, Robert Bourassa peut observer la région comme une *terra incognita* et, en se représentant ce territoire comme inhabité et donc sans histoire, il peut faire un saut dans le temps et imaginer ce qu'était le Québec intégral du XVII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, cet espace vide et anachronique, qui sera forcé d'entrer dans le présent par le fait du développement moderne, n'est précisément *pas* une terre inconnue; elle ne lui est pas inconnue, puisqu'il a aussi l'impression de « *redécouvrir* un paysage familier ». Si, comme le soutient Edward Said, « le rapport entre un Orientaliste et l'Orient était textuel<sup>42</sup> », Bourassa donne ici un exemple percutant du fait que sa relation avec la Baie James était basée sur le texte (dans son sens large). Sa connaissance du discours hétérogène de l'histoire, des cartes, de la littérature, des graphiques et des projections économiques lui ont permis de se faire du Nord une géographie imaginaire pouvant servir de scène à la mise en œuvre de sa vision du développement économique de la région. Ces « textes », qu'il a lus et dont il a eu l'occasion de discuter dans différents cadres, ont permis à Bourassa de reconnaître la géographie imaginaire de sa propre culture en survolant le territoire de la baie James. C'est précisément cette « reconnaissance » de sa propre culture qui l'empêche de voir les autres caractéristiques du paysage – les lignes de trappe, les toponymes autochtones, les voies de circulation et les camps de chasse –, lesquelles confirment la présence d'une économie autochtone

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 127-128.

<sup>42</sup> Edward Said, *Orientalism*, *op. cit.*, p. 52.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

basée sur la chasse. Cette quête de reconnaissance d'une géographie familière lorsqu'on découvre un espace qui nous est étranger peut être vue comme la première étape de négation de la subjectivité du paysage.

En parlant de ce type de géographie imaginaire, Said affirme avec force qu'« il nous est inutile de chercher à établir une correspondance entre le langage utilisé pour décrire l'Orient et l'Orient lui-même, non parce que le langage est inexact, mais parce qu'il n'essaie même pas d'être exact<sup>43</sup> ». Le Nord sur lequel Robert Bourassa porte son regard est un espace de puissance économique qui a été scénarisé par et pour le Sud uniquement, de la même façon que l'Orient est perçu comme une scène « où les spectateurs, le directeur, et les acteurs n'existent que *pour* l'Europe<sup>44</sup> ». Si, dans les descriptions de Bourassa, les éléments autochtones du paysage sont demeurés en grande partie non identifiés par les Européens, la valeur économique de la baie James, elle, semble plutôt bien connue : les chiffres du premier ministre sont précis et rigoureux lorsque, comme les explorateurs qui l'ont précédé, son regard embrasse la surface pour évaluer les ressources forestières ou plonge dans le sous-sol pour estimer le potentiel minier du territoire. L'image qu'il se fait alors de la baie James est une réponse détaillée à la question de Guimont et Laverdière : « [Q]uels sont les paysages qui se dégagent à l'observateur averti, c'est-à-dire en possession de données éclairées<sup>45</sup>? » Sans aucun doute, le paysage qui ressort dans ce contexte est un espace prêt à accueillir le développement, par opposition à un paysage qui sert déjà les activités sociales et économiques autochtones<sup>46</sup>.

Si l'idée qu'avait Bourassa de la baie James était nourrie par la diffusion et par la sédimentation d'une géographie imaginaire du Nord remontant aux premières expéditions européennes, le premier ministre n'était pas le seul à s'identifier à ce paysage, et à tirer profit et fierté du plaisir de l'avoir fait. À vrai dire, le projet de la baie James s'appuyait sur la diffusion à grande échelle d'une imagerie du paysage qui a confirmé à la fois sa nature « autre »

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> Pierre Guimont et Camille Laverdière, *op. cit.*, p. 4.

<sup>46</sup> Les audiences judiciaires qui ont mené à des négociations entre les Cris et les gouvernements du Québec et du Canada ont mis en évidence la productivité du paysage pour l'économie traditionnelle crie. Ces négociations ont abouti à la signature de la Convention de la baie James et du Nord québécois (CBJNQ) en 1975 (voir *Convention de la Baie-James [sic] et du Nord québécois et conventions complémentaires*, Sainte-Foy (Québec), Les Publications du Québec, 1998).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

et sa destinée comme grande réserve de pouvoir économique pour le Sud. Pendant que les stratégies interconnectées que je viens de décrire contribuaient à supprimer la subjectivité autochtone du paysage afin de faire de la baie James un espace pour le développement, ce processus a été entièrement actualisé à travers la représentation qui a été faite de la région pour le grand public québécois. En effet, la description/inscription du Nord et la production d'un nouveau paysage culturel « riche en ressources » ont trouvé leur pleine réalisation dans l'imagerie visuelle diffusée aux auditoires du Sud au plus fort des travaux de construction. Les barrages qui s'élevaient et les réservoirs qui s'étendaient faisaient de la lente transformation de la région quelque chose à ne pas manquer. Des fragments de sa géographie sortis de leur contexte voyageaient vers le Sud pour apparaître ensuite dans les journaux, les magazines et sur les écrans de télévision, afin de reconstituer le visage du Nord à l'intention de spectateurs non autochtones. La production de ce discours visuel sur le Nord comme extension géographique de l'histoire de l'expansion coloniale du Sud est un exemple percutant de l'affirmation de Saïd voulant que la géographie soit l'expression de l'histoire. C'est également une preuve « du pouvoir du consensus exprimé à travers la géographie<sup>47</sup> ». En effet, Robert Bourassa cherchait à produire un tel consensus par la géographie, quand il s'est exclamé : « Comment rester insensible, comment ne pas être émerveillé par un tel spectacle! Quelle réserve inouïe de puissance économique<sup>48</sup>! »

\*\*\*

Si la route que l'Ordre des conquérants du Nord a imaginé avec tant d'espoir n'est jamais devenue réalité – la route d'accès principale au territoire du complexe La Grande a été construite plusieurs kilomètres à l'est de Villebois de façon à ce qu'elle tombe plus directement dans l'axe de la région métropolitaine de Montréal –, leur géographie imaginaire du Nord, elle, a été entièrement mobilisée sous le leadership de Robert Bourassa et par la suite. J'ai tenté de mettre en évidence la qualité performative de cette géographie imaginaire du Nord en analysant comment Bourassa, ainsi que les discours qui soutenaient son initiative, ont rendu possible la transformation de territoires autochtones en espaces de développement. Comme Henri Lefebvre l'a montré dans *La production de l'espace*<sup>49</sup>, le

---

<sup>47</sup> Cindi Katz et Neil Smith, *op. cit.*, p. 642.

<sup>48</sup> Robert Bourassa, *op. cit.*, p. 128.

<sup>49</sup> Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, France, Anthropos, 1974.

## IMAGINAIRE DU NORD À LA BAIE JAMES

capitalisme construit ses propres espaces<sup>50</sup>. Néanmoins, les militants et leaders autochtones ont constamment rappelé à la population qu'un coût était rattaché à ces rêves d'expansion économique, lequel n'est pas réparti également entre les différentes régions de la province. Si la représentation imagée que le Sud se fait du Nord peut être décrite, pour reprendre les mots de Saïd, comme étant une vaste constellation d'« idées, de formes, d'images et d'imaginaires<sup>51</sup> », l'ardeur de l'activisme cri repose dans l'illustration saisissante que ces idées et ces formes ont un effet sur des personnes réelles vivant dans des endroits réels. Bill Namagoose a bien fait comprendre cela lorsqu'il a dit :

Une ligne de transport d'électricité a deux extrémités. Il y a l'extrémité luxueuse, l'extrémité aisée. Lumière, chaleur, musique, un bon repas qui chauffe la caractérisent. Mais à notre extrémité de la ligne, nous n'entendons pas la musique. Nous entendons la destruction massive<sup>52</sup>.

Aux processus de description/inscription et aux paysages imaginaires qui ont contribué à faire du Nord un objet qui n'existait que pour la satisfaction et le bénéfice du Sud, Namagoose oppose les interrelations entre ces géographies et les graves conséquences qui en découlent lorsqu'on n'en tient pas compte. L'expression de la subjectivité des habitants du Nord a donné lieu à la production d'une géographie rivale où l'espace est exposé comme étant l'expression prolongée de l'histoire des rencontres coloniales entre Autochtones et non-Autochtones. Une attitude orientaliste envers le Nord semble avoir fait de l'aménagement hydroélectrique dans la région le domaine d'une culture – le plus souvent comprise comme celle du Québécois de descendance française – au détriment d'une autre, celle des Cris. En faisant appel à l'œuvre d'Edward Saïd pour analyser la production d'un orientalisme du Nord par des acteurs de l'extérieur, j'avais pour objectif de souligner comment une telle géographie imaginaire a pu redéfinir d'une manière profondément matérielle les espaces intimement connus des Cris, ainsi que les histoires d'échanges entre les Cris et les

---

<sup>50</sup> Voir Neil Smith, *Uneven Development. Nature, Capital and the Production of Space*, Oxford, Blackwell Publishers, 1984.

<sup>51</sup> Edward Saïd dans Cindi Katz et Neil Smith, *op. cit.*, p. 642.

<sup>52</sup> Bill Namagoose, « Hydro-Quebec and the Native People », conférence prononcée au New England Environmental Conference, Tufts University (Medford, Massachusetts) en 1991, en ligne sur <http://nativenet.uthscsa.edu/archive/n1/9303/0044.html> (site consulté le 30 août 2004).

## LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Québécois, notamment lors de la traite des fourrures<sup>53</sup>. Il ne s'agit pas d'un argument abstrait ni d'un appel pour que la terre reste sauvage afin de préserver son essence prétendument éternelle. Les Cris eux-mêmes ne perçoivent pas leur environnement de manière si statique et ils ont depuis longtemps intégré des changements dynamiques dans leur culture et dans leur économie<sup>54</sup>. Il s'agit plutôt d'un argument visant à prendre au sérieux l'idée que les paysages sont aussi des discours qui, souvent, permettent de contrôler l'accès et l'utilisation des territoires. En tant que critique culturel et exilé politique, Said nous exhorte, par sa sensibilité géographique, à contester ce pouvoir de consensus. Il écrit à ce propos : « the power of the consensus as expressed through the geographical: that is to say the occupation of space, the attempt to transform space from one thing to another<sup>55</sup> ». Pour les Cris et leurs alliés du Sud et du Nord québécois, cet aspect a été au cœur de la lutte pour produire des géographies pouvant rivaliser avec la production de l'espace aux seules fins de l'exploitation marchande des ressources. Après plusieurs années de conflits concernant les ressources de la baie James, des ouvertures et des alliances positives commencent à se matérialiser, plus particulièrement grâce à la dernière « Entente concernant une nouvelle relation » signée entre le gouvernement du Québec et les Cris du Québec en 2002, aussi appelée « La Paix des Braves » ou « Entente de nation à nation »<sup>56</sup>. Il est à souhaiter que cette entente permettra de remettre en question le regard orientaliste du Sud sur le Nord et, partant, contribuera à modifier la consommation fétichiste de l'électricité considérée comme un bien dissocié de ceux et celles qui habitent à sa source.

---

<sup>53</sup> Daniel Francis et Toby Morantz, *Partners in Furs. A History of the Trade Fur Trade in Eastern James Bay 1600-1870*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1983.

<sup>54</sup> Voir Richard Salisbury, *A Homeland for the Cree – Regional Development in James Bay 1971-1981*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1986.

<sup>55</sup> Cindi Katz et Neil Smith, *op. cit.*, p. 642.

<sup>56</sup> Voir *Entente concernant une nouvelle relation entre le gouvernement du Québec et les Cris du Québec*, 2002, en ligne sur <http://www.mce.gouv.qc.ca/w/html/w1507001.html> (site consulté le 23 août 2004).